

La danse de Kolya

Tous les hivers, la même question se posait : qui se lancerait le premier ? Qui aurait le courage de chausser les patins et de s'avancer en éclaireur sur l'étang gelé ? Ce matin, après des semaines d'attente les conditions étaient enfin remplies. Depuis plusieurs jours, un froid glacial avait recouvert leur village, ce point invisible qu'on ne voit pas sur la carte de Russie parce qu'il est caché sous la ligne du cercle polaire. D'après les anciens, il fallait dix jours. Une semaine et demie de température à moins dix degrés minimum. Seul moyen d'être certain que la couche de glace serait suffisamment épaisse. Mais les parents l'avaient dit et répété d'innombrables fois depuis le début de l'automne : interdiction absolue d'aller patiner sur l'étang sans la présence d'un grand. Le problème, c'est que les adultes travaillaient de l'aube au couchant. Et attendre jusqu'au dimanche, c'était vraiment trop long. Le seul grand qui était d'accord et avait le temps pour les surveiller, c'était Kolya. Mais les parents étaient réticents. Les pères et les mères avaient expliqué : « Kolya est simple d'esprit, il traîne avec vous après l'école parce qu'il n'est pas capable de travailler ou d'aller au lycée. Il n'est pas méchant mais il est irresponsable. Vous n'êtes pas en sécurité avec lui. »

Kolya avait dix-huit ans. Le plus âgé de la bande n'en avait pas treize. Mais c'était le fils du maire et si les enfants ne se privaient pas de se moquer de lui, personne n'osait publiquement interdire aux petits de se trouver en sa compagnie. Ce que les mêmes avaient immédiatement interprété comme un accord tacite. S'ils se faisaient prendre, ils diraient que le maire avait demandé à son fils de les accompagner, ce qui ferait taire tout le monde. Maintenant qu'ils étaient devant l'étang, les patins à la main, restait à trouver un candidat pour vérifier la solidité de la couche de glace. Les anciens

avaient beau être sages, la météo n'est pas une science exacte. Il fallait absolument tester la patinoire. Le plus lourd, c'était évidemment Kolya. Parce qu'il était le plus âgé mais aussi parce qu'il était énorme. Le grand était un gros. Aucune matière grise mais de la matière grasse à en revendre. Si lui était capable de rester sur l'étang, tout le monde pourrait y aller ensuite. Pour cela, il fallait le convaincre. Ce qui n'était pas gagné. Parce que dans sa bêtise, il lui restait assez de bon sens pour savoir que l'étang, c'est dangereux. D'ailleurs, il n'avait pas pris ses patins. Il préférait attendre dimanche que les jeunes du village, les amoureux et les gars de l'équipe de hockey viennent patiner pour se joindre à eux. Il essaya de leur expliquer. Ils étaient légers et ne risquaient rien s'ils ne s'éloignaient pas du bord. Il les surveillerait attentivement et au moindre problème il interviendrait, quitte à devoir se tremper un peu dans l'eau froide.

Ce n'était pas la première fois que Kolya refusait quelque chose puis finissait par céder. Etouffer des petits chats dans son poing sans pleurer, leur montrer son sexe, minuscule au début puis de plus en plus gros et alors il devenait tout rouge et s'enfuyait en hurlant, ou voler de la vodka à l'épicerie pour la boire d'une traite jusqu'à ce qu'il tombe livide, le corps parcouru de convulsions. Et d'autres méchancetés du même genre qu'il repoussait d'abord avec véhémence conscient dans sa bêtise que c'était mal puis cédant quand la jumelle venait se placer devant lui et à son tour lui demandait de s'exécuter. Parce qu'elle, il ne savait pas lui dire non. Et que s'il n'avait pas été idiot et que les mots ne lui avaient pas manqué, il lui aurait dit depuis longtemps qu'il était amoureux d'elle et qu'elle avait tous les droits.

Les jumelles s'appelaient Léna et Anouchka, deux poupées russes emboîtées l'une dans l'autre dans le ventre de leur mère une douzaine d'années plus tôt qui ensuite avaient grandi en miroir et en beauté. Deux gamines minces et délurées, les yeux bleus comme la Volga, profonds comme le lac Baïkal, avec des visages parfaits, les pommettes hautes à la

courbe douce des femmes de Sibérie, le nez droit et fin et de longues nattes de cheveux blonds qu'elles enroulaient en cocardes et maintenaient sur le côté de la tête au moyen d'épingles de couleur. Deux fillettes se ressemblant comme deux gouttes de larmes. Belles à en pleurer. Pour savoir laquelle il aimait, c'était simple. Il aimait la gentille. Anouchka. La seule de tous les enfants à lui sourire et à ne pas se moquer de lui. Avec un regard plein de bonté et de tendresse quand elle posait ses jolis yeux sur sa misérable personne. Si elle venait lui demander de faire une bêtise poussée par la bande, il savait que c'est parce que les autres l'avaient forcée. Qu'elle était comme lui, bonne et sans défense, triste de le voir malmené par la horde des enfants aussi méchants qu'il était bête.

— Allez, bouboule, tu fais l'aller-retour. C'est tout. Après on va te rejoindre. Si tu y vas, Anouchka t'embrassera sur la bouche. Un vrai baiser avec la langue. Un patin si tu acceptes de patiner pour elle.

Les enfants éclatèrent de rire au bon mot de Léna, la jumelle méchante. La jumelle jalouse. Elle avait pris comme chaque fois qu'elle s'adressait à lui son regard mauvais alors que se dessinaient aux plis de ses lèvres, deux petites rides de mépris qui déformaient sa bouche si jolie quand elle souriait aux autres. Sortant de son sac une paire de patins d'adultes, elle les tendit à Kolya et lui dit :

— Prends ça, c'est ceux de notre grand frère.

Il attrapa les patins, s'assit sur le sol gelé et commença à enfiler les chaussures de cuir épais aux longs lacets sur lesquelles deux lames avaient été vissées. Ce n'était pas la peine de discuter. Il avait vu dans le regard d'Anouchka qu'elle lui demandait d'obéir à sa sœur. C'était dangereux mais au retour, elle allait l'embrasser. Et cela valait la peine de prendre tous les risques.

Il s'élança, d'abord lentement puis allongea progressivement ses pas. Sous ses pieds, la couche de glace semblait solide. Faisant glisser un patin

puis l'autre dans un mouvement régulier, il prit de la vitesse et bientôt se retrouva proche du centre de l'étang. Il était maintenant loin des enfants mais il pouvait encore les entendre crier et l'encourager depuis la berge couverte de givre. Parvenu au milieu de la patinoire, il improvisa une danse pour saluer sa victoire et son courage. Les bras levés en demi-cercle au-dessus de la tête, les patins serrés l'un contre l'autre, il se mit à tourner comme une ballerine dans une vrille étonnement gracieuse qui un instant fit oublier sa silhouette informe et le ridicule de ses gestes. Il continua de danser quelques minutes, alternant acrobaties et mouvements de patineur artistique puis se décida à retourner au bord de l'étang. La preuve était faite que les enfants ne craignaient rien. Il était temps de rentrer. La danse sur la glace l'avait épuisé. Il était en sueur. Mais surtout son cœur venait de s'emballer sans qu'il sache faire la part entre l'essoufflement dû aux efforts physiques et la fièvre de désir qui le brûlait en pensant que dans quelques instants, il allait prendre Anouchka dans ses bras et l'embrasser sur la bouche.

Il ne s'était pas encore déchaussé quand elle se présenta. Etrangement, les enfants qui avaient fait cercle autour d'eux étaient silencieux comme si le moment était grave. La jumelle méchante avait disparu mais Anouchka était là, devant lui. Il la laissa faire. Il n'avait jamais embrassé de fille auparavant. Elle lui fit signe de se pencher, passa sa main autour de son cou et dirigea son visage en direction de ses lèvres. Sa bouche avait un goût de fraise de printemps, ces fruits encore un peu verts à la saveur subtile troublée par une pointe d'acidité. Sa langue tournait autour de la sienne dans un mouvement lent et maîtrisé. C'était d'une infinie douceur. Les lèvres humides et charnues d'Anouchka se frottaient contre les siennes et plus rien d'autre ne comptait. Le temps s'arrêta et pendant quelques secondes, Kolya cessa d'être bête. Tout ce qui était confus dans sa tête devint lumineux. La main de la petite était dans son poing tiède comme un chaton. Il sentait battre

son cœur contre le sien. Il était heureux. On ne peut pas imaginer un bonheur comme ça.

Les dents qui se plantèrent dans sa langue étaient acérées comme des couteaux. La morsure était profonde. La douleur fut immédiate. Du sang se mit à couler dans sa bouche. Anouchka s'était reculée mais il ne la vit pas. Il était courbé, la tête penchée, concentré sur sa souffrance qui ne cessait d'augmenter et le lançait par saccades pendant que des écoulements ininterrompus de sang se déversaient au fond de sa gorge. Quand il ouvrit les yeux, il vit que Léna était revenue et se tenait à côté de sa sœur. Tous les enfants riaient. La jumelle méchante dit alors en le pointant du doigt.

— Créatin. Jamais, je n'aurais laissé Anouchka t'embrasser. Moi, les cons, je les mords.

Ensuite tout se passa très vite. La folie qui le saisit, ses hurlements, les enfants qui tentaient de s'enfuir, les jumelles séparées de nouveau, les coups qu'il portait sans regarder où ses mains tombaient, les gosses blessés, certains à demi assommés gisant par terre. Puis Léna, enfin à sa merci. Stoppée net quand il parvint à attraper une de ses tresses qui se déroula dans sa main comme un serpent. Elle était terrorisée et implorait son pardon. Elle se mit à lui parler à toute vitesse mais il n'entendit pas ce qu'elle disait. Elle l'avait humilié. Il allait se venger. A sa façon, c'est-à-dire dans le ridicule mais sans méchanceté. Il avait distribué quelques torgnoles mais rien de grave finalement. Les pères des enfants tapaient plus dur que lui. Quant à elle, elle serait sa fiancée encore quelques minutes. Après, il pardonnerait. Incapable de comprendre ce qu'elle hurlait, il la saisit, la plaqua contre son torse rebondi et se dirigea vers l'étang. Quand il s'élança sur la glace, elle criait toujours, disant des choses qu'il n'entendait pas. Il était trop concentré sur ses pas et la danse qui les emportait pour écouter sa partenaire. Léna, les pieds à dix centimètres au-dessus du sol, toujours collée contre lui avait cessé de se débattre. Elle avait peur, il le sentait. Ce serait sa punition. Le temps

de la valse, ne pas savoir ce qu'il allait lui faire. Lui laisser croire que peut-être, il allait la violer puis l'étrangler au milieu de l'étang et ensuite abandonner son corps de poupée sur la glace comme une patineuse qui a chuté et tarde à se relever. C'était sa vengeance. Lui faire peur.

La glace céda alors qu'ils se trouvaient au centre de l'étang, à l'endroit le plus profond. La large fissure qui s'était creusée sous eux en s'ouvrant brutalement avait fait basculer deux grands blocs gelés qui les avait entraînés dans un trou d'eau assez large pour laisser passer leurs deux corps mais trop étroit pour ne pas se refermer aussitôt, le froid créant instantanément une nouvelle pellicule de glace à la surface de la patinoire. Sur le bord de l'étang, les enfants avaient assisté au drame, impuissants et stupéfaits de la rapidité avec laquelle les deux patineurs avaient coulé au fond de l'eau. Après un long moment d'hébétude et de silence qu'aucun bruit ne vint troubler, les premiers sanglots se firent entendre. Les petits voulaient rentrer, les plus grands ne quittaient pas l'étang des yeux, immobiles, tentant d'évaluer leurs parts de responsabilité dans cet accident qu'il faudrait bientôt aller expliquer aux parents. Anouchka se tenait à l'écart, assise sur ses talons, une main plaquée sur la bouche dans un long cri muet qui n'en finissait pas de mourir dans ses doigts. Personne n'osait l'approcher dans une attitude de respect et d'embarras. Une jumelle sans sa moitié. Comment se remettre de cela ?

Ce fut le plus jeune de enfants qui attira l'attention de tous en poussant un cri strident après avoir tendu son index droit devant lui. De loin, on aurait dit un nénuphar rose. Le poing avait traversé la glace. Sur la surface lisse et translucide de l'étang gelé, au centre de la patinoire, il y avait un poing qui remuait doucement. Une fleur de doigts qui s'ouvrit d'un coup dans un craquement sourd. Le bras suivit de peu puis l'épaule et bientôt la tête comme un enfant sort du ventre de sa mère. Il fallut un peu de temps à Kolya pour dégager le reste de son corps et se hisser jusqu'à la surface solide de la patinoire. Etendu au bord du trou qu'il venait d'ouvrir, une main toujours

dans l'étang, il lui fallut encore un long moment pour reprendre son souffle. Remuant l'eau régulièrement pour que la glace ne se reforme pas, il attendit quelques minutes puis tira avec force le cadavre qui pesait au bout de son bras. Il remonta lentement la petite noyée et l'allongea à côté de lui. Le visage de la fillette avait pris une teinte bleu gris. Dans ses yeux grands ouverts, on pouvait encore lire l'épouvante qui l'avait saisie juste avant que le froid ne congèle ses traits et ne fige à jamais le masque de douleur et de surprise qui s'était posé sur son visage juste après la chute dans les ténèbres froides.

Ils revinrent lentement. Cette fois, il la portait allongée sur ses bras tendus, la tête retenue au creux de l'épaule. C'est un peu avant d'arriver au bord de l'étang qu'il comprit. Sa surprise fut telle qu'il manqua faire tomber le corps qu'il transportait. A mesure qu'il avançait vers eux, les enfants reculaient, à la fois hostiles et craintifs. Quand il sortit de l'étang, ils reculèrent à nouveau, incapables de soutenir son regard, fixant tous la dépouille blanche couverte de cristaux de glace, les jambes et les bras ballants qui semblait dormir entre les bras de Kolya. Ils avaient tous reculé, sauf elle. Elle se trouvait une dizaine de mètres devant les autres, face à lui, les yeux plantés dans les siens. Avec son regard mauvais, ses petites rides au bord des lèvres et au coin de sa bouche, une tache rouge que la salive de son baiser n'avait pas noyée. Une goutte de son sang. Le sang du con qui venait de tuer.

Les années passèrent. Les enfants grandirent. Kolya fut interné dans un établissement psychiatrique dans lequel il se donna la mort peu de temps après son admission. On essaya d'oublier la tragédie. C'était difficile, surtout pour Léna. Aussi personne ne trouva à redire quand le soir de ses noces, elle demanda à aller seule lancer son bouquet de mariée dans l'étang. Elle portait encore ses longues tresses et était toujours aussi belle.

En voyant son bouquet flotter sur la surface de l'eau, Léna se dit qu'elle était heureuse. Elle savait qu'en ce moment son regard était en train de tourner, de devenir mauvais et que des plis amers déformaient sa bouche. Ce visage oublié depuis plus de dix ans. Elle s'en foutait. Elle était seule. Et c'était si bon d'être seule. Si bon de la ressentir de nouveau. La calleuse volupté de vivre.

Elle regarda une dernière fois l'étang et retrouvant la voix de poupée de ses douze ans hurla dans un éclat de rire qui se perdit dans la nuit et le vent : « Merci Kolya. Merci ».